



©Bruno Delamain

SOIGNER L'HÔPITAL . . . TOUT UN ART !

L'art peut-il être thérapeutique ? Trouve-t-il seulement sa place à l'hôpital ? Bien des chercheurs se sont exprimés à ce sujet et certaines institutions notamment psychiatriques s'évertuent à œuvrer avec le secours des muses. Ces initiatives sont néanmoins circonscrites à des disciplines spécifiques. La démarche n'est jamais outre-mesure liées à d'autres pathologies et, encore moins, elle ne s'adresse à tous ceux travaillant dans les hôpitaux pour améliorer le cadre de leurs actions.

L'agence SCAU, forte de son expertise dans l'architecture hospitalière, a mené deux projets en parallèle : le Groupe hospitalier Nord Essonne (GHNE) à Saclay, et une exposition pour le Pavillon de l'Arsenal, à Paris puis pour le Pavillon Sicli, à Genève (Suisse), sur un thème nouvellement central : le « Care »¹. Derrière l'anglicisme peu séduisant mais facilement compréhensible se cache littéralement « le soin ». Le soin médical mais aussi le soin apporté à tous, en toutes circonstances.

Présidé par Cédric Lussiez, le GHNE, encore théorique il y a quelques années, devait être le lieu de tous ces « soins », autrement écrit, de toutes ces attentions utiles à la patientèle comme à ses visiteurs et ses soignants. SCAU pouvait ainsi trouver dans cette commande l'application de principes nouveaux. Ce projet a pris un tour d'autant plus particulier que la crise de la COVID 19 a révélé au grand jour les limites d'un système sanitaire et, plus encore, placé sous les feux de la critique, les conditions déplorables de travail des équipes médicales et administratives. Le nouvel hôpital de Saclay, dans ces circonstances, devait signer un véritable renouveau. Comment ? Avec le secours de l'architecture mais aussi... de l'art.

¹ - Soutenir, Ville, Architecture et Soins, exposition présentée au Pavillon de l'Arsenal (Paris) du 6 avril au 25 septembre 2022 puis au Pavillon Sicli (Genève, Suisse) du 19 avril au 2 juin 2024

COMME SUR PLATEAU

Au sud de Paris, le lieu-dit Saclay, dans sa géomorphologie, est des plus plats. Il constitue un plateau agricole situé aux portes de la capitale, devenu depuis 1945 l'adresse d'institutions discrètes liées à l'atome ou encore à l'armement. Lieu d'excellence, le site s'est trouvé au cœur d'un projet ambitieux, d'une « Silicon Valley à la française », initié au début des années 2000. Les meilleures écoles s'y sont depuis délocalisées et, dans ce mouvement, les entreprises soucieuses de recherche et de développement y ont créé de puissants laboratoires. Une ville est ainsi en train de naître. Avec elles, les services essentiels, en tête desquels : un hôpital, le GHNE.



©Bruno Delamain

UN PROJET ARCHITECTURAL

Le plan d'urbanisme est strict : l'hôpital ne doit pas constituer une énième masse imposante dans ce secteur d'ores et déjà dominé par les campus les plus importants ; son volume doit même être traversé de part et d'autre par un axe de quinze mètres de large. Pour SCAU, cette contrainte est l'occasion d'inventer une typologie : « le mono-bloc ouvert », allusion directe au mono-bloc prôné par quelques concurrents de l'agence et à l'îlot ouvert défendu par Christian de Portzamparc, architecte et urbaniste lauréat du Prix Pritzker.

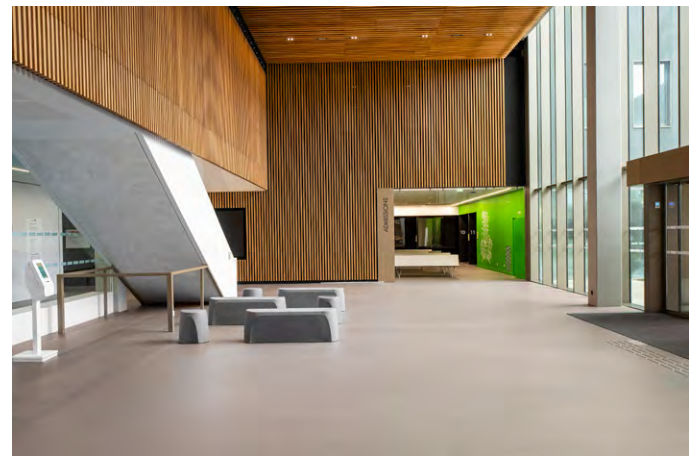
« Organiser deux bâtiments distincts nous oblige cependant à rester sur une stratégie de lisibilité des accès. Aussi, nous avons concentré les circulations verticales en seul point. Il s'agissait en outre de penser au sein d'une institution aussi grande que le GHNE les parcours les



©Bruno Delamain

plus courts », débute Guillaume Baraïbar, architecte. Pour relier les deux entités, des passerelles sont imaginées au-dessus de l'axe traversant.

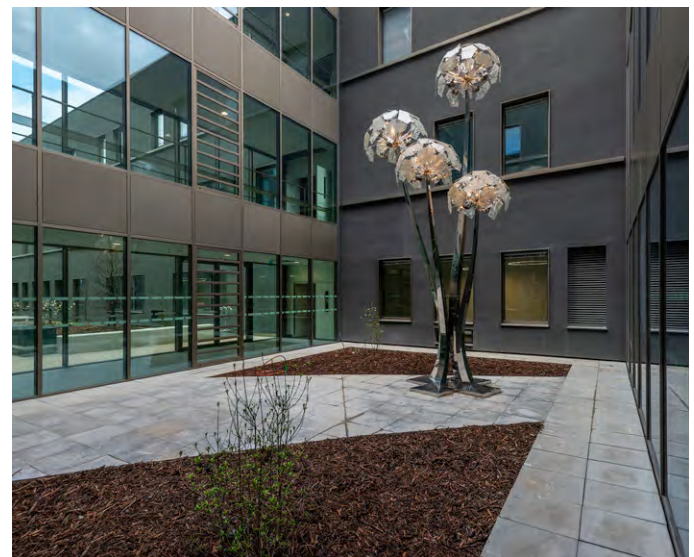
Dans cette configuration inhabituelle, SCAU trouve des qualités de lumière propre à un « poly-bloc » – une organisation en pavillons distincts – et l'efficacité d'un « mono-bloc ». « Les enjeux de distances et d'éclairage naturel sont une aide à l'orientation du personnel soignant », assure le concepteur. De cette thématique découle aisément les sujets de « seuil » et de « transition » puis logiquement ceux du « dedans » et du « dehors » autant que ceux du « public » et du « privé ». Le parvis, dans cette réflexion, constitue est une première séquence sinon une « transition » vers le jardin puis vers le hall. « Nous voulions un cheminement doux et apaisant sans rupture brutale. Ceux qui, patient ou visiteur, entrent à l'hôpital sont en situation de vulnérabilité », indique-t-il. Ces espaces particulièrement généreux sont autant d'opportunités pour intégrer une nouvelle dimension à l'hôpital : l'art.



©Bruno Delamain

LA MANIÈRE ET L'ART

À l'origine du projet, cette dimension artistique n'est cependant pas présente. « C'est la conscience d'un lieu singulier, d'un espace neuf, un peu intimidant dans sa volumétrie, qui nous a invité à penser la présence de l'art. Le GHNE est en réalité un univers neuf et artificiel, une parcelle urbaine dans un milieu autrefois agricole. Si aujourd'hui Saclay a envie de changer le monde à coup d'algorithme, il nous appartient d'y placer une dimension sensible et artistique », affirme Guillaume Baraïbar.



Les Pissenlits de Guillaume Piechaud ©Bruno Delamain



©Bruno Delamain



Philippe Baudelocque - ©Bruno Delamain



©Bruno Delamain

Pour la maîtrise d'ouvrage, l'enjeu est multiple. Les hôpitaux se livrent une compétition et cherchent à attirer les meilleures équipes médicales ; de fait, le cadre de travail se révèle désormais de plus en plus important. « Il s'agissait pour nous de favoriser de surcroît l'appropriation des lieux par les soignants. Le GHNE est en réalité né de la fusion de deux entités existantes. Ce regroupement des services appellent un déménagement et donc des changements d'habitudes ; il est important d'accompagner tout un chacun dans ce projet sans artifice théorique », assure Cédric Lussiez.

Comment l'art, dans ce cadre, peut-il être utile ? « En imaginant un processus, un *work in progress* », répond-il. L'art est, à ses yeux, une question de manière sinon de méthode. « Une œuvre ne doit pas être le fait du prince. Il s'agit même de dépasser la notion de 1 % artistique », dit-il. Pour ce faire, il met en place un fond de dotation et mobilise toutes les équipes. « Médecins et patients sont réunis pour savoir ce qu'ils peuvent attendre d'une démarche artistique ; ils sont même impliqués dans les choix et les décisions », explique-t-il. De la sorte, le projet n'est, en matière d'art, jamais clos. Il doit offrir des perspectives pour sans cesse évoluer.

Cet enrichissement voire ce renouvellement doit en fin de compte changer l'image de l'hôpital. Avec enthousiasme, SCAU imagine même faire d'une institution médicale une destination culturelle... et, pourquoi pas ?, gastronomique. « Il existe des centres pénitentiaires, qui proposent des restaurants ouverts au public dont les repas sont notamment préparés par les détenus. Pourquoi dès lors ne pas imaginer, demain, aller dîner à l'hôpital ? Des calculs ont été faits : en dix ans, 30 %

de la population de l'Essonne passera par le GHNE. Cette institution est, tout bien considéré, un levier de rencontres. L'art peut constituer dans ces conditions un véritable moteur social. Des expériences sont déjà menées à ce sujet en Europe : en Suisse, les Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG) organisent des expositions d'art. À Bruxelles, l'Hôpital Chirec propose un restaurant et un supermarché. Ce sont ainsi des lieux de vie, parfaitement intégrés au rythme de la ville, qui facilitent l'intégration de ces institutions dans leur environnement bâti mais aussi social », souligne Mathieu Cabannes, architecte.

▲ DE LA MÉTHODE AU CAHIER DES CHARGES

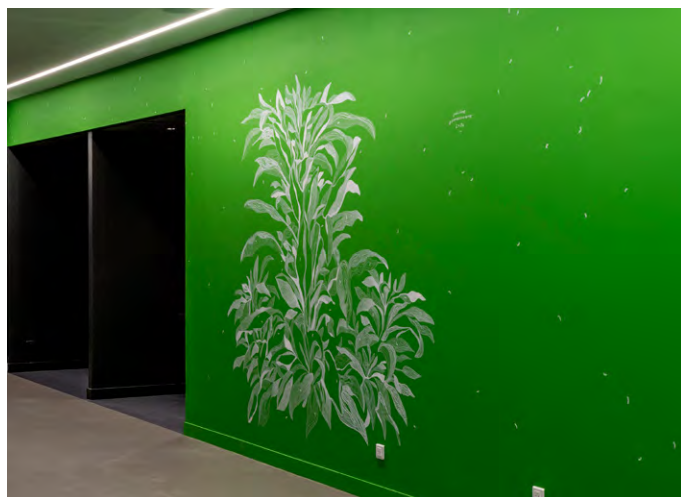
Si l'enjeu est de « dessiner un carnet de curiosité » sinon d' « investir un lieu pour qu'il soit plus aimable », toute œuvre n'est pas adaptée au monde hospitalier. « La première contrainte est évidente ; un hôpital est fréquenté et par conséquent ne peut pas être entièrement sécurisé. Cette situation ne permet pas, par exemple, d'avoir des tableaux en accès libre. Il est aussi important de réfléchir aux mésusages ainsi qu'aux comportements des patients. Placer un mobile dans un hall est parfaitement impensable ; les gens ayant des troubles mentaux ou des pulsions suicidaires peuvent ne pas bien réagir face à ce type d'œuvre. Un hôpital en résumé ne peut pas être une galerie d'art et accepter toutes les formes, toutes les matières et toutes les couleurs », prévient Mathieu Cabannes. Ainsi, les œuvres imaginées font en amont l'objet d'esquisses, tôt soumises et partagées avec les équipes médicales. Un processus de validation doit impérativement être mené.

Enfin, si l'art peut être pictural – notamment sous forme de fresques – ou sculptural, il peut être musical. « *Des musicothérapeutes interviennent en neurologie, en psychiatrie et pédiatrie. Des recherches sont menées en soins palliatifs. Pourquoi ne pas réfléchir à diffuser de la musique ou bien à organiser des concerts sinon à mettre un piano à disposition comme cela est fait dans les gares SNCF* », précise Cédric Lussiez. Là encore, une attention doit être accordée aux sons et aux rythmes et toute intervention artistique doit faire l'objet d'un cahier des charges précis.

▲ DES ŒUVRES AU GHNE

Au GHNE, les œuvres sont présentes dès l'espace public. Philippe Baudelocque a été sélectionné pour réaliser des fresques animalières. Remarqué au Palais de Tokyo pour ses interventions dans les escaliers de cette institution culturelle parisienne, il doit proposer, à Saclay, des compositions dans la cafétéria, dans le hall des admissions et dans le hall du pôle mères-enfants. D'autres propositions, toujours sur le thème des animaux, doivent prendre place sur les murs de locaux techniques. « *L'art doit être une surprise; il doit aussi s'adresser à tous ceux qui travaillent à l'hôpital même dans ses recoins les moins accessibles* », soutient Cédric Lussiez.

À côté de ces interventions pensées spécifiquement pour le GHNE, une politique d'acquisition d'œuvres est également menée. Une grande sculpture intitulée « *Les Pissenlits* » de l'artiste Guillaume Piechaud va, dans ce cas, être acquise pour être exposée entre les deux passerelles au sein de l'axe traversant. D'autres espaces attendent d'être occupés : là un patio, ici un escalier...



Philippe Baudelocque - ©Bruno Delamain

▲ L'ÉCONOMIE DE L'ART À L'HÔPITAL

À l'évocation de ces œuvres, deux questions peuvent immédiatement venir à l'esprit : la première porte sur « *le coût* » de cette politique artistique, la seconde sur sa « *rentabilité* ». « *Je suis souvent interrogé sur le modèle économique de ces opérations. Elles sont intégrées au financement de l'hôpital et ne représente aucun surcoût par rapport à l'enveloppe originelle. En parallèle, avec l'objectif de poursuivre nos efforts, nous avons imaginé créer un fonds de dotation* », explique Cédric Lussiez.

À ses yeux, les bénéfices à tirer sont multiples : en termes d'image et d'identité collective d'abord. « *C'est la notion même d'hôpital magnétique qui est en jeu* », dit-il. Ce concept importé des États-Unis permet d'apprécier la capacité d'une institution à attirer et à retenir les personnels soignants. Il s'agit en résumé de faire du

GHNE un « *hôpital où il fait bon travailler* » et où « *il fait bon se faire soigner* ».

En termes de soin, ensuite. « *Les vertus thérapeutiques sont cependant difficilement quantifiables* », prévient Cédric Lussiez. Ceci étant dit, le bien-être à l'hôpital – et l'art y contribue amplement – permet de réduire considérablement la durée des séjours médicaux.



©Bruno Delamain

▲ CONCLUSION

Le GHNE est, en France, une première. Dans son organisation volumétrique et dans sa configuration spatiale, il constitue d'ores et déjà un modèle pour les programmistes. Ce qui pouvait constituer une contrainte – l'axe divisant la parcelle – est en réalité une invention permettant d'offrir des qualités nouvelles à un ensemble hospitalier compact.

La présence de l'art, selon des modalités variées, vient enfin parfaire cet exemple. L'initiative lancée par la présidence du GHNE, engagée comme un processus ouvert sur le long terme, signe la promesse d'un hôpital « *magnétique* », davantage ouvert sur la ville. Par ce travail et avec le soutien de ses maîtres d'œuvre, SCAU démontre combien l'art peut se présenter comme une nouvelle dimension essentielle du « *care* ». De quoi prolonger, en vérité, la réflexion initiée il y a quelques années.

Article rédigé par Jean-Philippe Hugron ©mars 2024



©Bruno Delamain